

PRÉHISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

Alison Wylie

Thinking from Things : Essays in the Philosophy of Archaeology

Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 2002, xviii + 339 p., bibli., index.

L'ARCHÉOLOGIE DITE « processuelle » et « post-processuelle » (comprendre « post-moderne ») anglo-saxonne, que nombre d'archéologues français se contentent de regrouper sous le vocable « d'archéologie théorique », est replacée dans l'histoire de ses rapports plus ou moins heureux avec les diverses philosophies analytiques de la science. Il faut souligner que ces interactions disciplinaires ont souvent été unidirectionnelles : la vaste littérature qui balise ce champ est en très grande partie le fait d'archéologues, et non de philosophes.

Ainsi, l'originalité de cet ouvrage se dégage par son point de vue sur la pratique archéologique, celui d'Alison Wylie, professeur de philosophie à l'université de Washington. Depuis l'obtention de sa thèse *Positivism and the New Archaeology* en 1982, l'auteur n'a eu de cesse de se pencher sur les fondements méthodologiques, les présupposés et les revendications théoriques formulées par les archéologues d'outre-Atlantique et outre-Manche (le contexte culturel dans lequel elle a vraisemblablement mis la main à la pâte du terrain archéologique, au début des années 1970). Avec une attention toujours pointue et bien renseignée (ainsi qu'en témoigne sa bibliographie) envers l'actualité de débats souvent houleux, elle s'est successivement attachée à mettre en évi-

dence, au cours de sa carrière, les contradictions internes au courant processuel (écomatérialiste, qui se veut inventeur de lois du comportement humain), les crises épistémologiques qui en ont résulté, l'opposition grandissante de la génération autoproclamée post-processuelle (culturaliste, relativiste). Elle s'est interrogée avec un certain recul, par rapport à la discipline archéologique et à ses protagonistes, sur les possibilités et les conditions de la production d'un savoir « savant ».

C'est l'ensemble de ces réflexions, publiées sous la forme d'une vingtaine d'articles depuis 1980, qui sont regroupées dans ce livre. Les quatre premiers chapitres (sur dix-sept, structurés en cinq parties) ont été écrits pour l'occasion, et les articles en question restitués dans un plan chronothématique avec quelques révisions mineures (parfois coupés, agrégés pour former un chapitre), dans un ordre qui n'est pas strictement celui de leur parution. La cohérence et la constance dans le suivi de sa démarche durant vingt années de recherches lui permettent aujourd'hui de livrer une série d'essais articulés autour de quelques questions fort simples, aux enjeux néanmoins cruciaux : quelles représentations des sociétés du passé les archéologues ont-ils élaborées (consciemment ou non) ? Quels objectifs scientifiques ont-ils

COMPTES RENDUS

construits et poursuivis? Comment les données fragmentaires de la culture matérielle ont-elles été constituées et intégrées dans divers modèles de raisonnements? Les analogies avec les comportements humains actuels (ethnoarchéologie) sont-elles productives, et à quelles conditions? Enfin, quelles responsabilités civiles et morales les archéologues, dont l'activité est susceptible de faire émerger des conflits d'intérêts, doivent-ils assumer vis-à-vis de leurs contemporains?

L'auteur ne se contente pas de décrire l'émergence de ces questionnements. Elle prend également position de sorte que l'on voit se dessiner, au fil des chapitres, sa conception d'une pratique archéologique scientifique. Si certaines de ses thèses peuvent sembler relativement banales au lecteur d'aujourd'hui, n'oublions pas qu'elles ont pu faire l'objet d'âpres discussions à l'époque de leur première publication. En voici quelques-unes, qui matérialisent la ligne directrice de sa réflexion.

La première partie, en un chapitre introductif, pose le cadre historique et théorique global de quarante années de recherches archéologiques dans les pays anglo-saxons, mises en relief par l'exposé des tensions qui structurent la discipline. C'est dans la seconde partie, intitulée « How New is the New Archaeology », qu'Alison Wylie montre explicitement pourquoi et comment les archéologues se sont inspirés de la philosophie des sciences afin de justifier leurs projets de recherches, en cherchant à se démarquer d'une archéologie engagée dans le paradigme de l'histoire culturelle. L'esprit de la *new archaeology* pourrait être résumé comme suit : ce ne sont pas les archives qui délimitent le sujet de l'étude, mais la rigueur méthodologique et l'orientation théorique de celle-ci. L'auteur souscrit à cette approche et affirme que la recherche empirique a beaucoup à apprendre de la philosophie pour conceptualiser ses problématiques. Elle reproche cependant aux archéologues la faiblesse de ne pas avoir soumis les raisonnements philosophiques

importés à une critique aussi puissante qu'ils faisaient de l'archéologie dite « traditionnelle », et en fait de s'en inspirer, d'y avoir parfois recouru avec l'intention d'imposer une certaine autorité scientifique (chap. I à VI).

L'opposition entre divers courants internes à l'archéologie processuelle a conduit à quelques épisodes de tensions (troisième partie). On voit Lewis Binford défendre ses points de vue écomatérialistes/fonctionnalistes (les sociétés seraient organisées en fonction de contraintes écologiques) et Alison Wylie rejeter l'idée d'une « physique des artefacts » ou de tout autre cadre interprétatif à prétention universelle (en relativisant la portée des théories par la mise en valeur de leur émergence dans un cadre sociohistorique particulier) (chap. VII). Elle se concentre davantage sur l'étude des périodes protohistoriques et historiques et argumente que c'est par l'établissement d'analogies avec les traditions orales actuelles, localement circonscrites, que l'on peut identifier d'autres variables qui ont participé des processus culturels du passé (telle que la formalisation d'une grammaire architecturale, par exemple) (chap. VIII et IX). L'unique espoir de dépasser la contradiction entre objectivisme (s'il n'y a plus de certitudes c'est le chaos – l'autorité de la connaissance est minée) et relativisme (il n'y a pas de certitudes possibles – il est préférable de ne pas en avoir) serait de développer une approche holistique par un aller-retour incessant entre données et théories, et par la mise à nu des préceptes qui gouvernent notre propre vie symbolique, sociale et culturelle (chap. X et XI).

Il doit néanmoins être possible d'utiliser les données empiriques pour valider/infirmer des théories, en évitant le piège d'un empiricisme étroit (4^e partie). Selon Alison Wylie, la rhétorique ardue des débats masque le rapprochement épistémologique (non avoué) des processualistes et post-processualistes. À la fin des années 1980, les deux partis ont intégré la critique kuh-nienne selon laquelle la constitution des

données dépend du cadre théorique de leur acquisition. Tous deux visent à les employer pour trancher, en dernière analyse, entre divers modèles (chap. XII), et le but de leurs recherches n'est plus de décréter des vérités mais de donner une plausibilité maximale aux théories défendues. C'est lorsque de multiples procédés d'argumentation indépendants les uns des autres convergent vers une même interprétation, que l'on tiendrait l'assurance de ne pas projeter sa propre vision du passé sur des données fragmentaires (tel le psychanalyste qui prend le risque de ne lire d'autres pensées que les siennes dans celles de son patient) (chap. XIII). Mais, il est illusoire de prétendre à une indépendance stricte : même les meilleurs travaux empiriques reproduisent des clichés nationalistes, racistes ou sexistes (chap. XIV). L'interdisciplinarité n'est pas seulement recommandable, elle est inévitable : en raison d'une spécialisation excessive, les sciences sont de moins en moins unifiées. De ce fait, les questions à propos d'un objet, dans une discipline particulière, ne peuvent être appréhendées qu'en engageant les ressources d'une autre discipline (chap. XV). Mais il faut prendre garde au pouvoir réificateur de certaines approches « unificatrices », qui proposent d'intégrer des faits à des modèles pré-existants et simplificateurs. Leur généralisation conduirait ainsi à l'évacuation de l'analyse causaliste d'une situation historique donnée, et aurait tendance à minimiser les aspects sociaux des processus à l'œuvre dans la formation des couches archéologiques (critique du modèle indo-européen de Colin Renfrew) (chap. XVI).

Quels problèmes éthiques l'archéologie pose-t-elle ? La cinquième partie, conclusive et constituée d'un unique chapitre (chap. XVII), s'interroge sur l'exercice du métier d'archéologue, le contexte marchand dans lequel il s'institue et son rapport à d'autres communautés d'intérêt qui revendiquent un droit de regard, sinon un droit de propriété, sur les vestiges matériels et leur signification. Quelles sont les impli-

cations sociales et politiques de la professionnalisation de la discipline ? Quels intérêts doivent être considérés comme légitimes ? Selon l'auteur, la reconnaissance de la pluralité de valeurs et la négociation devraient faire partie intégrante de la démarche scientifique.

Alison Wylie parvient à rapporter ces discussions dans toute leur vitalité, et à communiquer l'ardeur des débats par le truchement de nombreuses citations directes. Nous aimerions cependant souligner les limites de son approche, qu'elle n'a pas exprimées elle-même.

On regrettera peut-être qu'elle ne s'immerge pas davantage dans les enjeux sociaux et politiques des débats dont elle rend compte. C'est une démarche qu'elle recommande pourtant lorsqu'elle démonte les implications idéologiques analysées par les archéologues eux-mêmes (dans les reconstitutions muséales de plein air, par exemple, chap. X). Mais celles de sa propre étude ne sont pas toujours explicites : on les perçoit en surface lorsqu'elle rapporte (probablement avec approbation) les propos anti-élitistes de Lewis Binford sur la nécessité d'adopter une démarche hypothético-déductive, afin de ne pas se fonder sur la réputation d'un chercheur pour juger de la scientificité de son approche (chap. III, p. 63). Ou encore, lorsqu'elle affirme que ce sont les relations de pouvoir à l'intérieur de la communauté des archéologues qui déterminent en grande partie les questions scientifiques qui sont posées (chap. XIV, p. 188). Et, si elle mentionne bien que l'archéologie n'est pas la seule discipline à vivre une révolution conceptuelle aux États-Unis dans les années 1960, elle ne l'explique pas autrement que par l'ambition des sciences humaines et sociales d'asseoir leur crédibilité face aux sciences naturelles. Or, ces approches critiques ont également concerné les études littéraires, ce qui signifie qu'il faut probablement en rechercher les causes dans un cadre social plus large : sans doute celui des premières luttes ouvertes pour la reconnaissance des droits civiques des non-WASP, de la guerre

du Viêtnam, de la contre-culture, etc. Les prises de position radicales (et parfois violentes) des processualistes peuvent également faire l'objet d'une lecture idéologique, qui ressort on ne peut mieux dans leur mise en cause d'une archéologie qu'ils nomment eux-mêmes « traditionnelle » (celle qui prétend n'argumenter que par des *faits*: on perçoit très bien l'esprit de ce genre de positivisme sous la plume caricaturale de Charles Dickens dans *Temps difficiles*, lorsqu'il dépeint une classe bourgeoise en quête d'une philosophie pour expliquer et justifier sa conception de la *réalité*). De ce point de vue, leur montée s'apparente aussi à une prise de pouvoir. Sans l'évocation de cet arrière-plan socio-historique très prégnant, on comprend mal, à la lecture de l'ouvrage d'Alison Wylie, comment les idées constructionnistes et contextualistes de la *new archaeology* finissent par s'imposer dans les institutions de la discipline, après avoir été revendiquées par des générations antérieures de chercheurs sans parvenir à infléchir la communauté scientifique en ce sens (ce qu'elle décrit dans les chap. I et II).

Autre reproche, la focalisation constante de l'auteur sur les discours des acteurs. Les relations décrites entre archéologie et philosophie donnent parfois le sentiment d'un déterminisme absolu de la part de cette dernière sur la recherche archéologique. À force de longues citations directes, elle ne se détache peut-être pas suffisamment des proclamations des uns et des autres (qui formulent des revendications d'ordre épistémologique) pour se livrer à une analyse des pratiques en situation, des éléments non voulus et non intentionnels de la part des agents scientifiques (approche trop formaliste). La place prééminente accordée à la philosophie des sciences finit par placer celle-ci en position de supériorité dans sa lecture de la formalisation du savoir archéologique, ce qu'Alison Wylie décrie pourtant elle-même de la part des processualistes.

Enfin, nous aurions aimé avoir un chapitre de conclusion à propos de la réception de ces discours à l'extérieur de la communauté scientifique anglo-saxonne, et de leur confrontation avec d'autres régimes de scientificité. C'eût peut-être été un endroit pour discuter, au-delà de quelques rapides mentions, la position actuellement dominante (et pourtant fort réductrice) d'une certaine *evolutionary archaeology* et de l'interprétation des phénomènes culturels, évolutifs et historiques, en termes de sélection naturelle. Aussi l'article d'Annick Coudart, « Pourquoi n'y a-t-il pas d'archéologie "post-processuelle" en France ? »¹, complète-t-il utilement le tableau par son analyse en termes de rapport au temps historique et de rapports des hommes entre eux, en contradiction avec les positions des auteurs cités ici.

Ce volume n'en constitue pas moins une somme considérable et peut-être utile à l'heure où l'archéologie de sauvetage française connaît une crise institutionnelle particulièrement éprouvante (mise en concurrence de l'INRAP, établissement public d'archéologie préventive). Nous tirions sans doute profit d'une méditation à propos des remarques de l'archéologue américain Clyde Kluckhohn qui se demandait, dans les années 1930 déjà, comment ses collègues pouvaient justifier leurs activités auprès du public en persistant à collecter des données qui n'ont d'intérêt que pour eux-mêmes (chap. I, p. 31). Ce livre offre un point de vue richement documenté d'une archéologie parfois plus scientifique que scientifique, mais qui s'est pensée en relation avec la société (il est vrai jusqu'à sombrer dans un relativisme sociologique que l'on peut juger excessif en certains cas), esprit faisant parfois défaut de ce côté-ci de l'Atlantique et de la Manche.

Vincent Leblan

1. Dans *Les Nouvelles de l'archéologie*, 1998, 72 : 41-44.

DANS UN OUVRAGE assez agréable à lire et à parcourir, Claudine Cohen nous invite à plonger dans une histoire complexe, celle du traitement de l'image de la femme pendant la préhistoire. Dès la lecture du titre une ambiguïté apparaît, qui se confirme en découvrant qu'au fil des pages c'est moins l'image accordée à la femme au sein même des sociétés préhistoriques qui est au centre de ce livre, que celle que les chercheurs en préhistoire lui ont attribuée dans leurs interprétations. En utilisant un discours à la fois militant et scientifique, cet auteure tente de faire une synthèse historico-critique de la recherche en préhistoire, ce qui la conduira, plus largement, vers la représentation de la femme dans nos sociétés judéo-chrétiennes. Malgré un plan assez classique aux six chapitres maintes fois rencontrés dans la littérature spécialisée, Claudine Cohen nous surprend en effet dans sa façon de traiter ce sujet, loin des clichés trop souvent rencontrés dans les écrits en préhistoire. Tout au long du livre une progression plutôt chronologique semble se mettre en place : une chronologie sur deux niveaux, avec, d'un côté, le déroulement des sociétés humaines dans leur sens historique (Paléolithique, Néolithique) et, de l'autre, l'évolution et les enjeux sociaux et théorico-intellectuels de la discipline, depuis ses débuts (les pionniers de la préhistoire) jusqu'à nos jours (avec notamment les mouvements structurels et féministes anglo-saxons des années 1970 et 1980). «Quelle place, quels rôles, quels statuts, quels pouvoirs [...] ont été assignés depuis un siècle et demi aux femmes préhistoriques ? » Bien plus qu'une simple réponse à ces questions, on sent bien qu'il s'agit ici de raconter comment l'image de la femme a pu être la victime, à chaque époque, des contextes culturel et

intellectuel dont les chercheurs et chercheuses ont été imprégnés.

Une discipline voit progressivement le jour au début du XIX^e siècle : la préhistoire. Elle naît au fur et à mesure que des personnalités curieuses et cherchant à prouver l'ancienneté de l'homme commencèrent à exhumer des vestiges associant des restes humains avec une faune disparue. Mais il faut bien comprendre que ces vestiges archéologiques – restes osseux qui sont la matière première de la réflexion – sont difficilement reconnaissables, surtout durant les premières décennies de la discipline¹. C'est pourquoi on remet souvent aujourd'hui en question les premières identifications qui étaient quasi systématiquement attribuées au genre masculin. Mais, ces problèmes paléanthropologiques liés à l'identification sexuelle des restes archéologiques d'hominidés continuent toujours à se faire ressentir. L'invention de Lucy par l'équipe franco-américaine dirigée par Donald Johanson et Yves Coppens en est un bon exemple, faisant date dans le monde de la recherche moins en raison du côté exceptionnel des vestiges humains trouvés, que du caractère féminin – longtemps débattu – de la découverte. La question des origines s'étant longtemps référée à la Bible, la naissance de l'homme entraîna les chercheurs dans un univers passionnel, avant tout masculin : « Pendant des siècles, la Bible (l'Ancien Testament) a défini la place de la femme dans l'ordre d'un monde créé par Dieu » (p. 20). Ainsi la femme (Ève) vient-elle après et à partir de l'homme (Adam), et c'est cette vision

1. À voir sur la naissance de la discipline archéologique : Alain Schnapp, *À la conquête du passé : aux origines de l'archéologie*, Paris, Éd. Carré, 1993.

très bien décrite par l'auteure qui va structurer indirectement la vision de la femme dans la préhistoire. En tant que première femme connue de l'humanité, Lucy elle-même est devenue l'Ève du xx^e siècle, ce qui nous laisse encore et toujours ancrés dans cette vision du monde éminemment masculine héritée des siècles précédents. On remplace une Ève par une autre.

Avec la naissance de la préhistoire et ses premières découvertes archéologiques, l'idée d'un homme antédiluvien s'insinue donc progressivement et s'extirpe des temps bibliques. Mais cet homme préhistorique esquissé sous les écrits des pionniers est avant tout un homme fort et habile, comme le montrent les œuvres artistiques du xix^e et du début du xx^e siècle s'inspirant de l'imaginaire collectif et le mettant en scène². On y voit des hommes chassant, des hommes souverains, et l'iconographie qui accompagne le texte est très représentative du propos tenu. La femme, quant à elle, tient un rôle secondaire, d'accompagnatrice. Parmi les chercheurs contemporains, Jean-Pierre Duhard, qui a consacré sa recherche à l'étude de la figuration humaine dans l'art paléolithique européen, est un exemple actuel de la façon dont est comprise aujourd'hui encore l'organisation sociale des peuples chasseurs-cueilleurs paléolithiques. Pour lui, il ne fait aucun doute que l'un des principaux éléments pour penser une organisation est la distribution des tâches quotidiennes : la chasse serait ainsi une activité d'homme (le recours à la force étant nécessaire) et les tâches domestiques seraient l'apanage des femmes³. Ce chercheur est loin d'être le seul à défendre cette position et, toujours dans ce même ordre d'idées, Claudine Cohen remarque que bon nombre de préhistoriens, après avoir accepté l'idée d'un art préhistorique, ont très rapidement imaginé que cet art était avant tout masculin. Or, la lecture des thèmes rencontrés dans l'art paléolithique nous montre que l'humain, quand il est représenté⁴, prend surtout et indéniablement un caractère féminin – comme l'attestent les nombreuses

représentations féminines gravées (Isturitz, Gönnersdorf,...), sculptées (Le Roc-aux-Sorciers, Laussel,...) ou en rondes-bosses (statuettes de Brassempouy, Kostienki, Dolni Vestonice,...) du Paléolithique supérieur (chap. III). Et l'auteure d'en déduire que la représentation humaine dans l'art postglaciaire n'est ni gratuite ni innocente, mais prend bien des traits caractéristiques qui sont chargés de sens.

La notion de sexualité dans les sociétés paléolithiques est également abordée, dans le sens où elle paraît elle aussi conditionnée par nos manières de voir. Celles-ci sont notamment influencées par l'observation et par l'étude des grands singes aux moyens d'expériences réalisées en laboratoire, même si cela présente des caractères forcément spécifiques (les résultats ne sont-ils pas souvent motivés par une récompense ?...). Mais, tout en posant ces problèmes, l'auteure s'inspire tout de même de ces travaux, soulignant certains phénomènes particuliers comme la perte de l'*oestrous* (manifestations extérieures, olfactives ou visuelles des états hormonaux de la femme) chez l'humain (p. 53), c'est-à-dire la perte des périodes spécifiques d'accouplement contrairement aux autres mammifères. Ce caractère pourrait en effet avoir eu pour conséquence une structuration spécifique des rapports entre les hommes et les femmes et, par-delà, des comportements sociaux en général. La sexualité se

2. À voir sur le sujet, le catalogue de l'exposition tenue au musée d'Aquitaine à Bordeaux, *Vénus et Caïn : figures de la préhistoire (1830-1930)*, Paris, Éd. de la Réunion des musées nationaux, 2003.

3. Jean-Pierre Duhard, *Réalisme de l'image masculine paléolithique*, Grenoble, Jérôme Millon, 1996.

4. Les travaux statistiques de Georges Sauvet et d'André Włodarczyk concluent à une place marginale de la figuration humaine par rapport à l'animale : cf. Georges Sauvet & André Włodarczyk, « Éléments d'une grammaire formelle de l'art pariétal paléolithique », *L'Anthropologie*, 1995, 99 (2-3) : 193-211. Mais, d'après l'auteur, ces statistiques ne relèvent ni le fait que ces représentations humaines sont malgré tout quasi omniprésentes dans les sites d'art préhistorique, ni leurs extrêmes qualités et variétés.

pose donc comme un élément déterminant dans l'organisation culturelle des groupes humains, venant aussi influencer la compréhension et l'interprétation de l'image féminine, toujours envisagée à travers cet aspect sexuel : nous n'interprétons les représentations féminines préhistoriques qui nous sont connues que comme des images de déesses de la fécondité ou d'Èves, mères de l'humanité.

Enfin, dans un des derniers chapitres, Claudine Cohen s'intéresse aux sociétés du Néolithique, période de sédentarisation qui s'accompagna d'une évolution de la représentation féminine, davantage mise en scène dans ces nouvelles organisations sociales qui basent leur économie de subsistance sur les bienfaits de la terre nourricière. Ainsi les femmes sont-elles plutôt représentées associées à la symbolique de la terre et de sa production, comme par exemple cette idole de l'abri de Gaban dont la fente vulvaire est signifiée par un épi ou un rameau feuillu

(p. 122). Ce symbolisme, différent de celui du Paléolithique, semble donc placer le rôle de la femme à la base même de la vie, de la même façon que la terre nourricière, ce qui entraîna une interprétation avérée ou phantasmée de ces sociétés comme matriarcales de la part de courants idéologiques, voire militants comme le mouvement féministe anglo-saxon des années 1970-1980.

Au total, il semble bien que l'image de la femme préhistorique dans la recherche ne soit toujours pas parvenue à se libérer des carcans socioculturels. Faire prendre conscience que l'image de la femme au sein des sociétés préhistoriques (qu'archéologiquement, nous pourrions peut-être mieux comprendre) était sûrement très différente des « Images de la femme dans la préhistoire occidentale » est sans nul doute le principal but de ces pages.

Oscar Fuentes